

# «Ils ont créé la société du dimanche»

**LIVRE** Sébastien Louis, docteur en histoire à l'université du Luxembourg, publie l'ouvrage *Ultras, les autres protagonistes du football*, plongée passionnante dans un mouvement vieux de 50 ans.

Le 28 novembre, il présentera son livre – qui sortira en librairie deux jours plus tard, au prix de 42 euros – aux Rotondes, à 18 h 30.

Entretien avec notre journaliste Julien Mollereau

**Comment naît la culture ultra en Italie?**

Sébastien Louis : Dans des années de bouleversement, en 1967/68. À un moment où la jeunesse veut se libérer des aînés qui contrôlent la société. C'est la naissance de la figure des teenagers. Avant, on passait directement de l'enfance à l'âge adulte.

**C'est arrivé dans les stades comme ça, d'un coup?**

Les clubs de supporters ont commencé à créer des sections "juvéniles"

(NDLR : jeunes) au moment où le

foot s'impose vraiment, c'est-à-dire après-guerre. Contrairement à une idée répandue, avant-guerre, l'Italie est plus intéressée par le cyclisme. Mais là, il y a l'essor de la télévision et pour la première fois, les jeunes ont du temps et de l'argent. À ce moment-là, l'Église et le Parti communiste commencent à se disputer le temps libre de la société et tous les deux vont développer la pratique du football. On s'en sert pour dominer un certain champ social. Mais aucun de ces deux acteurs ne comprend alors ce qui se passe dans les stades. Les jeunes créent leurs propres structures. Ils restent affiliés aux groupes de supporters classiques, mais changent leurs noms, qui deviennent plus agressifs. Le "Commando" naît à Milan.

**D'accord, mais pourquoi?**

À cause du contexte historique de la fin des années 60 et du début des années 70. On cherche à y mener la révolution. En Italie, les néofascistes posent des bombes, les revendications débutent dans les universités et gagnent les usines. Il y a une

guerre larvée entre les services secrets, l'extrême droite et l'extrême gauche. On est à la limite de la guerre civile. Et au moment où les jeunes, dont le quotidien est très politique, se rendent compte que la révolution est un échec, ils décident de se rabattre sur les stades, là où cela réussit, où ils imposent au moins temporairement leurs normes. La preuve : les supporters traditionnels s'éloignent progressivement des virages, les fameux "curvas" et laissent la place à ces jeunes.

Ce faisant, ils créent la société du dimanche. On peut y fumer, s'y droguer même, se battre, insulter l'autre surtout s'il est de la ville rivale... Bref, faire des choses qui ne sont pas tolérées à l'extérieur. Ce n'est pas une zone de non-droit, mais plutôt une zone libre.

**Ça n'est pas une spécificité strictement italienne, cela...**

Non. Par exemple, en Angleterre, c'est le moment où naît aussi le mouvement hooligan. Là, on parle aussi de fans radicaux. Ils sont en groupe et acceptent l'idée de la violence dans et hors du stade. C'est une école différente de celle des ultras. Et c'est en 1966 qu'elle émerge vraiment dans les médias, quand on se rend compte que les bagarres éclatent indépendamment du résultat du match ou de la prestation de l'arbitre. Même si en Angleterre, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve trace de violences entre fans de villes différentes ou vis-à-vis de la police. Mais ce qui se passe en Angleterre imprègne les jeunes Italiens.

**Mais, si l'on vous suit bien, dans une version plus politisée?**

Dans ces mouvements ultras, on retrouve beaucoup d'ignorants, mais des ignorants qui s'inspirent de leur quotidien,

c'est-à-dire d'une culture politique radicale, qu'elle soit de gauche ou de droite. À Vérone par exemple, le fondateur du premier groupe ultra rêve de brigades rouges, mais pour éviter que cela soit trop politisé, les transforme en brigades bleu et jaune, aux couleurs du club. À Milan, on s'empare du symbole d'une division SS, une tête de mort, alors que les fondateurs de ce mouvement ultra sont plutôt de gauche. Pourquoi alors? Juste parce que la tête de mort est effrayante et pas du tout par fanatisme. Ils importent des éléments politiques qu'ils vivent de leur contenu.

**Mais finalement, près de 50 ans plus tard, est-ce la même logique à l'œuvre que l'on retrouve quand les fans de la Lazio utilisent l'image d'Anne Frank, la fixent sur des stickers et les collent aux sièges de la tribune généralement occupée par leurs ennemis de la Roma, à qui ils ont voulu laisser un souvenir d'une finesse très discutable?**

Effectivement, c'est la même chose que dans les années 70! On se trouve face à un manque de culture de la part des gamins qui les ont posés, ces stickers. Paradoxalement, il y a très peu d'actes antisémites en Italie. Bien moins qu'en France par exemple. Par contre, dans le langage commun du supporter, le terme de "juif" est utilisé de la même façon, pardonnez-moi de l'expression, que "nègre", "albanais"... C'est une insulte vidée de son contenu antisémite. C'est une parole, pas une agression physique même si cela reste très dangereux.

**D'ailleurs, Rome est historiquement liée au fascisme...**

L'extrême droite y est très ancrée, oui. Elle a réussi à y imposer une

## «Ils sont les premiers à avoir pointé du doigt le foot business»

**L'une des caractéristiques du mouvement ultra, ces dernières années, est le refus de la commercialisation du football. Quel est leur rapport au football d'aujourd'hui?**

S. L. : Ils sont les premiers à avoir pointé du doigt le foot business. Ils appellent ça le "foot moderne". Je trouve cela un peu abusif. Disons que c'est une transformation du football. Pour eux, c'est par exemple les matches joués à midi pour être sûr que cela sera diffusé en Chine, ou un club comme Leipzig qui change de couleurs.

**Cela ne les empêche pas, comme à Marseille, de réclamer des investissements de leur propriétaire, pour que l'équipe reste compétitive. Se retrouvent-ils dans une situation schizophrénique?**

Les ultras veulent le beurre et l'argent du beurre. Ils sont en pleine contradiction au cœur de cette compétition mondialisée. Ils veulent un football à l'ancienne en sachant très bien que ce n'est plus possible parce que le foot s'est industrialisé. D'ailleurs, à la suite des drames des années 80 comme le Heysel, et d'autres, l'Angleterre a écarté les classes populaires des stades, après le rapport Taylor. Des constats qui se sont étendus au reste de l'Europe un peu plus tard. Or les ultras ne se retrouvent pas dans ces tribunes pacifiées. Mais ils ont évolué et sont devenus, finalement, des animateurs de stade. Récemment, les ultras de Ferencvaros (NDLR : en Hongrie) ont trouvé un compromis avec les autorités pour revenir après trois ans et demi de boycott. Et leur club est absolument ravi : autant les ultras sont désormais conscients d'avoir une image, autant leurs clubs savent que les spectateurs attendent le spectacle des tribunes. Cette image fait désormais partie intégrante d'un match.

**Comment cultiver cette passion pour un club quand le foot moderne, en Europe, en a condamné 95 % à rester spectateurs de quelques-uns?**

Ça va être dur pour les ultras. En Jordanie, j'ai vu la vie s'arrêter... pour le Clásico Barça - Real. Et à Djakarta, on m'a parlé du PSG et de Neymar. Je suis étonné non par la place prise par le football mais par quelques clubs seulement. On prend d'ailleurs conscience de tout le paradoxe quand on voit les fans parisiens négocier avec les responsables qatariens de leur club dont ils dénoncent les pratiques. Mais ils sont drogués. Ils veulent aller au stade, ils ont besoin de leur dose.

sorte de domination sur les jeunes, à qui elle fournit un modèle rebelle bien plus fort que l'extrême gauche, qui n'y a plus de modèle fort. En Ita-

lie, il n'y a pas eu de prise de conscience, comme en Allemagne, après-guerre. Il y a un souci de mémoire historique, de révisionnisme, et il est encore très normal d'y trouver le moyen, pour les touristes d'acheter des souvenirs à l'image de Mussolini, dont pas mal de politiques revendiquent encore l'héritage.

**Entre les années 70 et le scandale Anne Frank de la fin octobre, donc, les choses n'ont pas énormément changé. L'ultra de 2017 est-il le même que celui de 1970?**

Le phénomène en tout cas, n'a pas fait que survivre : c'est désormais un succès planétaire. Au fil de mes recherches, je me suis retrouvé récemment en Indonésie, sous une banderole de 50 mètres écrite... en italien! Il faut croire que cette culture, donc, a su se renouveler, contrairement à d'autres comme les punks, les skinheads... On en est à la cinquième génération d'ultras! Même au Luxembourg, on en trouve, c'est dire!

**Une explication?**

Cela attire les jeunes. On est dans une société individualiste. Or, quels sont les endroits où l'on retrouve le sentiment d'appartenir à une génération commune? Une tribune de foot reste l'un des très rares endroits où l'on peut trouver, côte à côte, un fils d'ouvrier et un fils d'avocat, unis par la même passion d'une équipe et par la volonté de transgresser les normes d'une société hyperpoliciée. Là, même si c'est relatif, on échappe à un certain contrôle. Parce que l'interdit de la violence, même si la bagarre ne représente que 1 % de l'activité des ultras, fascine. Or les ultras en parlent et remettent en cause ce monopole étatique dans ce domaine.

**Le mouvement a quand même failli mourir il y a une dizaine d'années...**

Je pensais qu'il était presque mort en 2007, oui. Après la mort d'un policier en marge du match Catane - Palerme, les autorités ont réagi en multipliant les interdictions. D'ailleurs, les tambours et les mégaphones ne sont toujours. Et ils ont instauré la carte du fan, un passeport biométrique que les ultras ont rejeté en bloc. L'effet a été absolument contreproductif : les stades se sont vidés, avec des affluences au même niveau que la France, qui n'a pourtant pas la même culture du foot. Les autorités ont alors pris peur et ont abandonné cette carte. Les fans sont revenus. Cette culture est donc encore forte et les vols low cost lui ont même donné une seconde vie.

**Comment cela ?**

Les touristes ont ramené ça avec eux chez eux. En Afrique du Nord, à l'heure actuelle, il y a une véritable explosion du mouvement. Le mouvement ultra a survécu 50 ans et devient un succès mondial. On le retrouve au Japon, en Chine, en Libye, en Irak, aux États-Unis, en Australie... C'est assez fou. Et le mouvement, j'en suis sûr, va se transformer pour mieux survivre.

## Ultras : 4 écoles

### L'école anglaise

«Des chants sporadiques, des bagarres, des écharpes.»

### L'école italienne

«Très colorée et théâtrale, avec un chef d'orchestre, qui s'est imposée partout.»

### L'école sud-américaine

«Très folklorique, mais très violente – les barras bravas –, et des liens opaques avec les présidents de clubs.»

### L'école balkanique

«Un mix entre les écoles anglaise et italienne.»

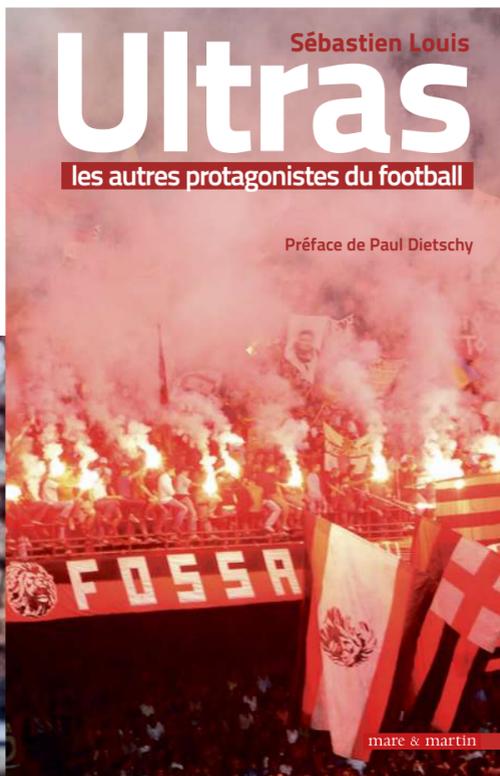


Photo : giovanni ambrosio/black spring graphics studio

«Cette culture est donc encore forte et les vols low cost lui ont même donné une seconde vie», explique S. Louis.